

LE TEMPS

ABONNEMENT EPAPER/PDF SE CONNECTER

RUBRIQUES - EN CONTINU OPINIONS BLOGS IMAGES -

RECHERCHER Q

Accueil > Culture > Reine de la nuit, Peggy Lee la croqueuse ressuscite



Ariane Moret ressuscite avec doigté et malice la majestueuse Peggy Lee.

Reine de la nuit, Peggy Lee la croqueuse ressuscite

3 minutes de lecture

Alexandre Demidoff

Publié lundi 8 février 2016 à 17:41, modifié lundi 8 février 2016 à 21:32.

PARTAGE

[EMAIL](#)
[FACEBOOK](#)
[TWITTER](#)
[LINKEDIN](#)

L'actrice suisse Ariane Moret célèbre avec brio et malice une chanteuse adulée, égérie de l'Amérique des années 1950-1970. Sa fugue musicale fait le bonheur du Théâtre de l'Alchimic à Genève

«L'amour, ce n'est que ça...», chantait jadis Peggy Lee (1920-2002) dans une robe de bergère ou de princesse, selon l'humeur. Et des millions d'admirateurs d'acquiescer dans leur salon, le temps d'un slow. Peggy Lee, ses yeux de belle captive, sa voix de Calypso à ensorceler tous les Ulysse de l'Amérique, de James Dean à John Fitzgerald Kennedy, ses disques endiamantés, ont fait danser les continents. On l'a oubliée, cette diva languide si rock qui affole les fifties et enrubanne les seventies. Mais elle revient par la bande, comme on dit, celle de l'actrice Ariane Moret, formidable d'humilité joueuse, d'intelligence théâtrale, de ruse et d'amour dans *Strange Desire*, au Théâtre Alchimic à Genève, jusqu'au 14 février. Pas de tombeau, non. Mais une malice mélancolique sur les traces de Peggy.

Peggy Lee? Euh, oui... Mais comment? Comment retracer, c'est-à-dire rêver, une vie à s'étaler, à caresser le crépuscule, à maquiller le chagrin dans sa loge, à mourir au moins une fois par mois, à ressusciter très vite après, à prêter ses airs de grande blonde effarée à Peggy la cochonne dans le fameux *Muppets show*? Ariane Moret opte pour la seule voie qui vaille, celle des petites voleuses, escortée par deux trafiquants de musique admirables, Arthur Besson et Daniel Perrin. Ces trois-là ne roucoulent pas, non. Ils font des farces comme à la maison, quand on se déguise en Madonna ou Stromae.



A l'Alchimic, la petite voleuse a du retard. Arthur Besson et Daniel Perrin meublent sur une scène bazarde. Une porte claque soudain dans votre dos. Et une inconnue survoltée dévale les escaliers de la salle. C'est Ariane Moret. Elle s'excuse. Puis s'essaie au micro. Ce qu'elle énonce, c'est le roman des origines, ce que Peggy Lee aimait évoquer de son enfance fracassée. Ecoutez-la lire, ça vibre bizarrement, c'est extrait de «Is that all there is?» : «Je me souviens quand j'étais une toute petite fille, notre maison a pris feu. Je n'oublierai jamais le visage de mon père quand il m'a attrapée dans ses bras. Et s'est lancé à travers la maison en flammes pour atteindre le trottoir.»

On dirait du Dickens, ou du Steinbeck. Elle raconte à présent la mort de la mère, la marâtre infâme, les coups, puis la valse des hommes. Plus tard, Ariane chantera Peggy, aiguilleuse d'étoiles dans une robe d'argent. Elle vous regardera dans les yeux. «Oh, Al Pacino, vous êtes là» «Oh, Frank Sinatra, vous aussi.» Puis elle vous fera monter en scène, comme à cheval, et vous serez pris dans le galop du jeu.

S'emparer de Peggy Lee revient ici à flirter avec son mystère, cette double face, classique et jamais épuisée, des pop stars. Les coassements dans les nuits de déprime. Le ravissement du projecteur, quand le public est suspendu à votre refrain, quand il opine de tout son corps, quand il propage la légende. Ariane Moret fait fructifier un écart- le privilège d'une bonne comédienne. Un pas en avant et elle est Peggy Lee, talons piqueurs, devant un rideau de résilles, croquante comme à Las Vegas. Dans sa voix, l'époque remonte en fumée bleue. Un pas de côté et elle redevient Ariane, tâtonnant à l'ombre de l'autel, pas dupe des crâneries de son héroïne.

Peggy Lee est pour la comédienne un miroir, on le jurerait: elle y revoit son adolescence chavirée par «Johnny Guitar», elle y traque des élans, elle y lit encore les prémices d'un art de survivre. C'est tout ça qui passe dans *Strange Desire*, une idée du destin, le show bizz et Sophocle mêlés. Ala fin, Ariane Moret reprend «Is That all there is?» : «Je suis restée là à grelotter dans mon pyjama et j'ai regardé le monde entier partir en fumée. Et quand tout était fini, je me suis dit: Ce n'est que ça, un incendie?» Dans un flash, vous êtes Peggy: follement glamour parce qu'inconsolable. *Strange Desire* pique et remet d'aplomb.

Strange Desire, Genève, Théâtre Alchimic, 10, av. Industrielle, jusqu'au 14 février (loc. 022/30168 38).

À propos de l'auteur



Alexandre Demidoff

@alexandredmdff

Journaliste culturel, critique de théâtre et de danse.

[VOIR SES ARTICLES](#) [LUI ÉCRIRE](#)